

... à Félix Leclerc, chantre fervent de la terre...

André Gaulin

Numéro 52, hiver 1988–1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38773ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, A. (1988). ... à Félix Leclerc, chantre fervent de la terre.... *Lettres québécoises*, (52), 58–59.

...à Félix Leclerc, chantre fervent de la terre...

Les adieux aoûtés

Sur la place Royale, tournée vers l'église Notre-Dame des Victoires, brisant ainsi avec le syndrome de l'échec, la foule est venue rendre hommage à Félix Leclerc qui est parti pour «ailleurs», en ce beau mois d'août 1988. Quelqu'un s'en est allé, un poète, un rêveur, qui a fondé des possibles; et pendant que dans le giron de la chapelle historique, au pied du cap Diamant, on lui rend hommage, la foule murmure des chansons du «Fou de l'île», «Le P'tit bonheur», «L'Hymne au printemps»... C'est émouvant d'entendre ainsi les textes, sus de mémoire, de ce grand maître de poésie populaire. Mais le départ inopiné du plus «zigane» des chansonniers québécois, du père fondateur de la poésie sonorisée d'ici, a créé un mouvement de curiosité pour l'œuvre, mouvement de plus grande attention à celui qui vivait comme un loup, sauvage et libre, si attaché pourtant à (par) la condition collective des siens. C'est ainsi que peut-être on peut en arriver à trouver que l'on connaît encore trop peu le texte chansonnier de Félix, la partie la plus batavique de son œuvre, avec ses maximes. D'entendre un Raymond Devos, affligé par la mort du poète, citer de mémoire la «Prière bohémienne» de 1955 à la télévision, a fait s'interroger plus d'une et plus d'un : «Quel est ce beau texte qui transporte ainsi l'ami de la terre française?» C'est pourquoi certains sont retournés aux textes, aux musiques, pour (re)découvrir de petites merveilles comme «Présence», «Premier Amour», «Les Algues», ou «L'Ancêtre», la plus ample des chansons de Leclerc, hymne vibrant à la terre, généalogie fervente de l'humanité, chant latin, celtique, moyenoriental, étrange mise en scène du créateur qui fabule et donne, en 1975, dans ce microsillon du *Tour de l'Île*, la plus belle symbiose de sa vision du monde, ouverte et enracinée, libertaire et solidaire... Ainsi de suite : on n'en finit pas de s'émerveiller du texte chansonnier de Félix (paroles et musique, poésie spatialisée) où l'auteur s'affirme comme un poète, souverainement, humain parmi les femmes et les hommes de sa patrie québécoise, puis française, puis terrestre. Quelqu'un s'en est allé et qui nous reste, vivant avec le commun des mortels (lui qui y tenait tant).

On parle de lui comme d'un poète. Et poète, il le fut surtout à cause de ses chansons. Il a tâté du théâtre, du conte, du roman, de la maxime. En 1978, par exemple, son *Petit Livre bleu* reçut un bon accueil. Mais toujours le poète à textes chantés se profilait derrière son image. Sa belle voix grave restait inséparable de ses textes sonorisés, ceux qui l'ont fait connaître en France d'abord, sur l'invitation de Jacques Canetti, en 1948. De 1934, avec son premier texte, «Notre sentier», jusqu'à son dernier disque, fait des plus contemporaines compositions en 1978, Félix Leclerc a été l'incarnation de la poésie chantée du



Félix Leclerc

Québec, l'instigateur de la chanson québécoise. Ses deux cents chansons environ parlent de la vie qui passe, qui passe trop vite («Ah! c'est vite fini (Une vie...) Ah! oui c'est vite fini (Le voyage...)», «Tu crois», 1959), mais elles chantent comme des témoins de la ferveur, du feu, de l'eau, de l'air («Tzigane», 1956). Les textes chansonniers de Leclerc rappellent ce qu'écrivait Octave Crémazie quand il disait que le coureur des bois chante d'abord pour oublier qu'il est seul, pour entendre sa propre voix, pour peupler son errance. Errant, oui, Leclerc le fut selon la tradition bohémienne qui l'a beaucoup marqué (sa «Prière bohémienne» est précisément l'une de ses belles chansons). Il mesurait la fragilité du passage des heures, il savait fort que l'homme ainsi qu'une ombre passe et cette éphémérité faisait le prix de son chant.

Un poète de l'oralité

Que l'on ne s'y trompe pas en jugeant Leclerc de peu de poésie. (On ne peut juger de la poésie d'une chanson, poésie oralisée, comme l'on en juge de la poésie écrite.) Le genre qu'il pratiquait voulait que son texte chante. On ne peut donc juger Félix au seul poème, il faut le lier à la musique. Ainsi «Les Algues» (1964), texte philosophique, cinq quatrains de vers de six et de sept pieds, propices à la chanson, est également lié à une métrique musicale qui évoque le carrousel. Le texte littéraire fait de versets brefs évoque la fugacité de la vie humaine sous le «silence» qui dure. Le texte musical lie les quatrains l'un à l'autre, imitant la mer qui roule à l'infini. Intensément, la relativité de toute vie ressort avec grand lyrisme. Pessimisme? Certes pas, car le poète inverse souvent le sens des symboles au profit de la vie. Dans «La Gaspésie» (1968), par exemple, où le fond de la mer nous est conté, la vie se prolonge au-delà de la noyade, de la mort, du naufrage : les «vieux marins qui ne voyagent plus [qu'on a débarqués [...]] sont repartis dans des voyages sans escale». Cette chanson plus récente nous permet d'apprécier un Leclerc qui utilise un verset poétique plus libéré, proche de la prose. L'utilisation anaphorique (Y a) liée à deux séquences musicales alternées donne à la chanson une texture, une voilure que le souffle rythmé entraîne. La chanson acquiert ainsi un pouvoir rhétorique évident.

Quelques autres exemples de chansons

On pourrait continuer longtemps ainsi. Une chanson «Litaines du petit homme» (1958), faite de dix tercets énumératifs aux vers brefs (six pieds) allie au texte littéraire une séquence musicale répétitive. On y passe des petites choses de la vie : le chiffonnier, la paye, les bas, le tabac, à l'évocation simple et d'autant plus forte de la solitude («On est tout seul au monde [chacun dedans son corps] ensemble... chacun son bord...»). Une telle chanson laisse pointer une vision du monde tragique, profonde, amoureuse aussi. Chanson faite de rien, d'où le grand art qui fait cohabiter la vie quotidienne et la poésie. On pourrait citer encore à l'appui une chanson de 1963 «Sur la corde à linge». Humour, fantaisie, attachement historique («bas bleu-blanc-rouge du fiston») et poésie se retrouvent comme des valeurs reliées au lavage du lundi! La musique du refrain, d'inspiration tzigane, interroge, sans répondre, le destinataire : «Que touchent les mains du vent? Que regardent les yeux du soleil? Que chante la flûte de la nuit?».

Le poète et chansonnier ciselle de manière exceptionnelle ses chansons. De la plus courte («La Vie», 1966, avec son travelling vivaldien qui l'introduit et la termine) à la plus longue (cette merveilleuse chanson de «L'Ancêtre», 1975, prose époustouflante, texte moderne incantatoire), les chansons de Félix Leclerc, portées par une voix remarquable à la diction nette, restent la plupart du temps des modèles du genre, c'est-à-dire deux textes, l'un littéraire et l'autre musical, avec une mise en scène ou interprétation. En quarante ans de carrière québécoise et internationale, le poète a chanté la vie et l'amour, la quête et la blessure d'être (comme chez Aragon), l'exil et la patrie. À ce dernier titre, Félix Leclerc est passé du sentier «déchiré par les labours» («Notre sentier» : voir l'interprétation touchante du boîtier avec François Dompierre «Dans la mémoire longtemps») à la souveraine Île d'Orléans dont il avait fait son lieu de vivre. («Le Tour de l'Isle», 1978). L'œuvre et la



vie de Félix Leclerc restent exemplaires de notre condition historique. Issu de notre «tristesse héréditaire» (Miron), fils des «croisés criards du Nord» (Brault), Leclerc pose un cran d'arrêt à l'errance de «Bozo» devenu «l'Alouette en colère». Appelé dorénavant «Félix», il nous invite à l'attention : «Vivons-nous toujours en tristesse. N'aurons-nous jamais la liberté?» («La Courte Paille»). Cet ancien folklore inscrit par Jacques Labrecque dans sa «Géographie sonore du monde de la mer» propose une nouvelle vision du monde à la civilisation médiévale. De même, jusqu'où pousserons-nous notre insubordination dans l'Histoire d'après 1763 ou 1980 pour nous imposer enfin comme sujet du verbe français en Amérique? En ce sens, Félix nous a précédés dans un pays pour lui souverain lui qui écrivait à Claude Poirier du *Dictionnaire Plus*, trois jours avant sa mort : «Avoir son dictionnaire distinct, c'est être un pays distinct». La société distincte, elle, n'est qu'une formulation de la Conquête.

*Bois-tu enfin du vin comme tu veux
Où tu es mon ami?
Peux-tu tranquillement par les soirs
Vider ta bouteille en regardant la terre?
Nous autres, on boit du thé.
Ah! s'ils aimaient le vin, les Anglais, on en boirait aussi.
Mais ils en importent pas,
Ça fait qu'on le paye le gros prix
Félix Leclerc, «Un an déjà», 1978.*

André Gaulin
21 octobre 1988